



Jack London entre terre et mer, Prométhée et Lucifer

JEAN-LUC TENDIL

Pour des générations d'enfants et d'adolescents, Jack London (1876-1916) est le barde inspiré de *L'Appel de la forêt*, cet appel mélancolique et insoumis de la vie qui se joue de la mort et renaît effrontément à chaque instant sous les formes les plus diverses. « Répondez à l'appel de la vie », semblait nous dire l'écrivain en narrant l'histoire du chien de traîneau Buck et de ses maîtres insensés, « et détournez-vous à jamais des sirènes de l'or qui vous mèneront, dans le meilleur des cas, à la reconnaissance désespérée de votre mortalité, et dans le pire à votre disparition prématurée ». En 1972, le film de Ken Annakin, avec Charlton Heston dans le rôle principal, mettra merveilleusement en scène cette malédiction de l'or qui frappe les hommes impatientes : aussitôt après la découverte d'une grotte étincelante de pépites enfouie dans la neige, les orpailleurs sont lynchés à mort par des Indiens. Riches et au-dessus des soucis de ce monde, ils avaient cru l'être un instant. C'était ignorer que l'or attise les rivalités imbéciles, qu'il favorise une adoration jalouse parmi des hommes aussi avides que superstitieux, incapables de partager le trésor que le destin a mis sur leur chemin et dont ils se sentent égoïstement dépositaires. L'or, semblait nous dire London, fait que les hommes ne se reconnaissent plus entre eux comme des frères de misère qui, en partageant leurs souffrances, partagent aussi un peu le bonheur qui leur est chichement donné, et c'est paradoxalement un animal, Buck, le chien fidèle fuyant la scène du crime, qui emporte avec lui cette parcelle d'humanité dont on ne sait pas si elle germera de nouveau dans les siècles des siècles.

Forçat et pirate

On a beaucoup écrit sur la vie aventureuse de Jack London, ses voyages maritimes, sa découverte de terres inhospitalières où l'homme construit sa vie

dans la douleur. On a beaucoup écrit sur son engagement socialiste virulent au pays du capitalisme triomphant.

On en oublierait presque que London, fils de la grande crise des années 1890, fut lui-même poursuivi, et peut-être tourmenté par une idée fixe : celle de gagner de l'argent, d'en gagner suffisamment à la fois pour être à l'abri du dénuement qui rôde, imprévisible, et pour voir se réaliser des rêves pleins d'une gracieuse audace ou d'une énormité puérile.

Jack London naît en 1876, dans une Amérique dont rien ne semble pouvoir réfréner l'appétit de terres, d'argent et d'or. Le pays fourmille de destins picaresques. Des déshérités parcourent le territoire en quête de fortune, y trouvent plus souvent la faim et la maladie, survivent par l'imposture, prospèrent plus rarement par des moyens honnêtes. La vie est pour beaucoup un jeu de déguisements, une course à l'hypocrite respectabilité que procure l'argent. Le radeau sur lequel ils dérivent trouve rarement son île hospitalière. Privés dès la naissance d'une identité reconnue, d'un ancrage en des terres qu'ils possèderaient par tradition familiale, ils sont condamnés à errer à la recherche d'eux-mêmes.

London est bien l'un de ces hommes aux racines incertaines. Il ne connut jamais son vrai père, un vagabond lui-même orphelin, placé comme garçon de ferme à l'âge de neuf ans, puis cherchant par tous les moyens à gagner de l'argent. Déçu par une entreprise de piraterie sur le Mississippi, ce dernier se tourne vers l'astrologie, et c'est en pratiquant ce métier de circonstance qu'il rencontre Flora, la mère du futur Jack. L'imposture est parfois tempérée par une sincère angoisse. L'astrologie y répondait peut-être en prétendant apprivoiser le destin et pénétrer dans ses coulisses interdites. Le but ? Devenir riche et se distinguer au plus vite du commun des mortels qui se débat dans l'incertitude. Dans cette Amérique en mutation, dans ce monde où voyager est encore une aventure et survivre une gageure, les liens familiaux et sociaux, c'est à dire, au fond, l'assurance d'un toit, d'un couvert et d'une reconnaissance, se rompent souvent au gré des accidents de la géographie et de la vie.

Chaney l'astrologue s'enfuyant vers un destin aventureux et une mort assez misérable, Flora épouse un dénommé John London, lui aussi un homme à tout faire, ayant travaillé dans la construction et l'agriculture, un homme qui s'est essayé à tout sans avoir véritablement trouvé sa voie, faute d'un capital suffisant. Il achète une ferme pour nourrir sa famille, mais découvre vite que la vie d'un petit propriétaire est faite de presque autant d'incertitudes et de servitude que celle de l'ouvrier qui doit quémander son emploi. Le petit Jack ne manque de rien tout d'abord, mais une épidémie ravage l'élevage de poulets et accule son père adoptif à la faillite. La misère n'étreint pas encore

la famille, contrairement à ce qu'il a pu suggérer par la suite, mais elle rôde comme un serpent qui attend son heure.

On pourrait ajouter que Jack fut confié à une nourrice à l'âge où l'on découvre normalement le monde à travers les yeux d'une mère aimante, ou que sa sœur adoptive Eliza, à l'âge des premiers élans du cœur, fut mariée à un vieux vétérán de la Guerre Civile et contrainte de quitter le domicile familial. On voit par là à quel point la précarité des situations durement acquises distend ou disloque brutalement les liens familiaux, à quel point la difficulté à trouver son assise financière dans les sables mouvants d'une histoire qui ne serait qu'un grand chambardement, fait surgir non seulement le spectre de la faim, mais aussi celui de l'abandon et de la solitude au milieu desquels l'individu doit lutter pour trouver sa voie et être reconnu. À quatorze ans, Jack travaille dans une conserverie afin d'apporter sa maigre contribution aux revenus chancelants de la famille. Un peu plus tard, il transporte du charbon dans une centrale thermique, abattant à son insu le travail de deux hommes pour trente dollars par mois. D'un petit boulot à l'autre, il fait l'apprentissage d'un machinisme déshumanisant : il voit d'une part le temps que l'ouvrier sacrifie au monstre industriel, renonçant à son propre épanouissement et n'entrevoiant de sa vie que la fragile sécurité du lendemain, et d'autre part le temps que le patron peut consacrer à l'accroissement de sa prospérité. D'un côté, un temps qui s'épuise, et de l'autre un temps qui fait des petits ; sa vigueur physique et intellectuelle s'en indigne : « Je regardais la fille du propriétaire de la conserverie passer dans sa voiture, et je savais que c'étaient mes muscles, qui, en partie, faisaient rouler cette voiture sur ses pneus de caoutchouc »¹.

London s'identifie très tôt aux dépossédés et épouse l'idéal révolutionnaire incarné par le Parti socialiste américain. Mais, dans un même souffle, il se targuera souvent de s'être extirpé de cette masse informe, aux rêves d'enfants brisés, qu'est le prolétariat. Au fond, la vie de ses parents est déjà une course contre la prolétarianisation. Ils voudraient accumuler suffisamment d'argent pour conjurer le spectre de la misère, cette peste qui fait de la vie un échec humiliant. La puissance collective du prolétariat ne fait pas rêver grand monde au pays de la liberté triomphante offerte aux meneurs d'hommes. Jack, l'orgueilleux rêveur qui dévore les romans d'aventures, a tôt fait de voir en l'argent l'attribut des hommes rares ; de ceux qui non seulement possèdent une terre grande comme certains pays, mais qui encore commandent impitoyablement à ceux qui la travaillent de leurs mains. London est ambigu dans sa quête d'affranchissement, et il trahit peut-être une ambiguïté foncièrement

1. Jennifer Lesieur, *Jack London*, Paris, Tallandier, 2008, p. 31.

américaine : « Tout cela faisait partie du jeu. C'étaient eux les puissants. Très bien, moi aussi j'étais puissant. Je me fraierais un chemin pour prendre place parmi eux et gagnerais de l'argent grâce aux muscles des autres »².

L'Amérique est plus que la terre des hommes libres ; c'est la terre où l'anonyme, pourvu qu'il soit mu par une énergie et une imagination hors du commun, peut devenir le roi de sa propre histoire³, un roi dont les serfs consentants propageront la légende avec fierté. Las de travailler pour les grands voleurs de l'industrie, London prend le large et devient « Prince des Pirates » à bord d'un sloop acquis grâce à un prêt de sa chère nourrice, mamie Jennie. Il est en fait caïd parmi les pilleurs d'huîtres de la baie de San Francisco ; un caïd qui, symboliquement, adoube et exécute, donne chichement ou généreusement à ceux qui lui font allégeance, mais qui toujours a la clé du trésor et contrôle la distribution. C'est encore une fois l'obsession de l'empreinte qui ressort ici. Le bateau devient le seul point de repère stable dans un monde balayé par les tempêtes de l'histoire et la mauvaise humeur des hommes. C'est le château-fort des pirates sans nom⁴ qui rêvent d'une seigneurie héréditaire. D'ailleurs, toutes les noblesses, les plus vertueuses, n'ont-elles pas commencé par l'intimidation, le pillage et l'extorsion, activités qui par la suite sont régulées et légalisées sous la forme d'impôts et de divers prélèvements obligatoires ? Il faut suffisamment d'argent pour acquérir un bateau, et il faut acquérir un bateau afin de gagner encore plus d'argent — afin, en fait, de contrôler le trésor des pirates, fruit en partie du travail des autres, ainsi que la distribution par laquelle, plus encore que par la violence, on affirme son pouvoir.

Mais le pirate devient rarement un prince, il est condamné à l'errance, à la dispersion de son trésor, il est exposé à la trahison que lui-même pratique allègrement. Il se meut dans un monde liquide où celui qui s'arrête est menacé de submersion, et ne jette l'ancre un moment que pour mieux repartir à l'assaut de richesses éphémères. London aime la mer, mais s'il y voit le moyen d'y gagner provisoirement de l'argent, il voit aussi que rien n'y dure. Après cette période de petite piraterie, il s'embarque à dix-sept ans sur un navire de chasse aux phoques. Il y partage pendant plus de trois mois la vie de ces marins qui viennent et s'en vont, qui vivent et meurent brutalement, léguant leur corps à la mer quand vient leur heure. La pêche est une innommable boucherie, la matière première que deviennent les phoques est d'abord dépecée à bord

2. *Ibid.*

3. On pense à Gatsby le « Magnifique », le célèbre héros de Fitzgerald que London n'est pas loin d'annoncer.

4. Tels des héros homériens, les petits pirates se donnent d'ailleurs des surnoms : Whiskey Bob, Spider Healey ou encore French Franck font partie de la bande.

dans une folie de l'informe, quelque chose de semblable à la haine de l'être⁵, les frustrations et les révoltes désespérées guettent dans le gaillard d'avant, la paye est buée lors des escales, les capitaines au long cours eux-mêmes sont des hommes seuls qui rêvent de grandes maisons, de jardins prospères où plonger les racines d'un mariage fécond. De ces aventures, il ne ramène que peu d'argent, mais des souvenirs dont il fera la charpente de ses récits maritimes : *Le Loup des mers* et *Les Mutinés de l'Elseneur* notamment ; des récits où transpire la misère humaine dont les cris se perdent dans les nues sans limites, quand ils ne sont pas submergés par une mer énorme et indifférente.

En fait, l'océan se contente d'évoquer des rêves insensés et de bercer les espérances déçues. L'argent est à terre, ou sous terre, l'argent ou l'or qui transfigurent l'homme et lui font miroiter la possibilité de graver de lui-même une image durable, de façonner la parcelle du monde qu'il aura choisie. London veut s'imprimer dans la mémoire des hommes comme le fer marque la bête. Il veut fixer son image dans un sol qu'il aura fait sien, fût-il le sol symbolique de l'écriture.

Planteur et baroudeur

L'écriture, il s'y plonge sérieusement après avoir remporté un concours de nouvelles auquel sa mère l'avait poussé à s'inscrire à l'âge de dix-sept ans. Des deux côtés de l'Atlantique, en cette fin du XIX^e siècle, la presse vit à l'heure du feuilleton ou de l'histoire courte qui font la part belle au voyageur, généralement blanc, plutôt anglophone, triomphant de l'adversité et perçant les secrets d'un monde inconnu grâce à une intelligence et une ténacité hors normes. Il va sans dire que ce triomphe lui-même doit mener le héros à la richesse, c'est à dire, symboliquement, à la possession d'un monde que la Providence semble alors avoir destiné aux audacieux. Il y a souvent un certain décalage entre la vie de ces écrivains vouée à une aspiration — devenir riches et respectés dans le monde au moyen d'une plume alerte et percutante — et les vies trépidantes qu'ils narrent — des vies où l'audace physique compte plus que tout ; où la richesse durement gagnée constitue en quelque sorte le repos du guerrier. London procède différemment : il vit d'abord l'aventure de sa vie et la met en jeu par la même occasion, puis s'efforcera de graver son vécu sur la feuille blanche. L'autobiographie s'invite dans la plupart de ses grandes histoires. Il écrit sa légende qui se transformera en argent, du moins

5. *Le Loup des mers* contient une description saisissante de cette folie meurtrière et méticuleusement organisée.

l'espère-t-il, et cet argent se transformera un jour en domaine merveilleux. L'argent, au fond, c'est la clé du château que convoite le paysan sans terres.

Si les premières tentatives de London dans le domaine de l'écriture sont au mieux des semi-échecs, et s'il songe un temps à changer de voie (le métier de postier fut même envisagé), c'est la ruée vers l'or du Yukon qui va paradoxalement lui ouvrir la voie d'une écriture mûre et en phase avec les attentes du public, un public dont la soif d'héroïsme ne se dément pas. Il est aujourd'hui difficile d'imaginer la fièvre de l'or qui s'empare de l'Amérique après la découverte d'un filon dans le Yukon, à la frontière avec l'Alaska, en août 1896. Aux quatre coins du pays et ailleurs dans le monde, des employés de bureau sédentaires quittent femme et enfants, des lettrés abreuvés d'aventures livresques vont braver le froid, la neige, les prédateurs, la faim, guidant l'hiver des attelages improvisés sur des pistes impraticables ou manœuvrant l'été des radeaux de fortune sur des rapides rugissants afin de rejoindre Dawson, étoile du Yukon, et ses rivières miraculeuses.

L'or, c'est le métal divin qui donne le signal de toutes les grandes conquêtes de l'Amérique, qui fait rois d'obscurs gratte-papier, qui met le monde en mouvement et bouscule l'ordre social prompt à se scléroser, même dans l'Amérique démocratique. L'Amérique des années 1890 est en crise, l'Ouest s'est brusquement refermé, et le Grand Nord s'ouvre enfin pour lancer son défi aux audacieux qui, comme London, attendaient leur heure sans trop y croire, astreints jusque là à la vie végétative des anonymes qu'on ne regarde pas. L'or n'existe, semble-t-il, que pour révéler à lui-même et aux autres le héros sans nom qui deviendra roi et imprimera sa marque à la surface du monde. Celui qui trouve de l'or fait enregistrer sa concession — c'est sa manière à lui de tuer le dragon qui garde la grotte : à la différence du pirate soumis aux aléas d'un univers liquide, il détient alors une parcelle du monde qui ne peut lui échapper, et autour de cette parcelle ou grâce à elle, il construira le domaine seigneurial qu'il entend léguer à ses enfants. L'or réveille toujours un vieux songe d'immortalité, mais donne le plus souvent la mort en échange du rêve qu'il a fait naître.

De l'or, London, qui embarque pour le Yukon avec son beau-frère, n'en trouvera pas. Certains prétendent même qu'il ne se montra jamais vraiment désireux d'en chercher. Il s'enferme l'hiver dans une cabane avec quelques compagnons d'aventures, puis passe une partie du printemps à écumer les saloons de la seule ville du Grand Nord, Dawson, flamboyante pècheresse où de vils chercheurs riches de quelques pépites et de beaucoup de rêves viennent s'enivrer d'alcool et de femmes, viennent brûler leur destin avec panache ou désespoir avant de retomber dans le silence des oubliés — leurs frères, encore debout, se chargeant de broder leur modeste mais puissante légende. Il faut

lire Robert Service, le barde du Yukon, pour percevoir cette ambiance, et il faut bien sûr lire London, le chantre du « Silence blanc » — un sarcasme de sphinx étreignant le bruit et la fureur des hommes du Nord qui gagnent et perdent, qui flambent et meurent. Il n'est d'abord pas question de chercheurs d'or dans la nouvelle du même nom, mais le silence écrasant de l'hiver évoque, en filigrane, l'insatiable besoin de briller dans l'instant qui vient, de toucher du doigt l'éternité des dieux, qu'éprouve l'homme saisi par la fièvre de l'or :

La nature a bien des astuces pour convaincre l'homme de sa finitude : l'incessant va-et-vient des marées, la fureur de la tempête, le choc du tremblement de terre, le roulement prolongé de l'artillerie des cieux. Mais la plus phénoménale, la plus stupéfiante de toutes, est la phase passive du Silence blanc. Tout mouvement s'arrête, le ciel s'éclaircit, les nues prennent une teinte cuivrée. Le moindre chuchotement semble blasphématoire, et l'homme est intimidé, effrayé par le son de sa propre voix. [...] C'est à ce moment-là, s'il en est un, que l'homme marche seul avec Dieu⁶.

La soif d'alcool et d'or dans laquelle baigne London pendant six mois, le contraste impalpable entre d'une part cette richesse invisible et pourtant à portée de main, et d'autre part l'extrême nudité hivernale dans laquelle l'homme se dévoile et se révèle à lui-même, donnera à ses histoires, une fois rentré en Californie, un ton de triste sagesse qui sera rapidement reconnu comme étant sa marque de fabrique ; en d'autres termes, qui fera son succès et sa richesse. L'or du Yukon pour London, c'est ce Grand Nord qu'il va servir pendant des années à ses lecteurs désormais fidèles. Le froid terrible, l'isolement, le blanc silence qui broie jusqu'à la conscience des hommes, la rareté des choses les plus banales et désormais les plus précieuses, l'avarice malade parmi des chercheurs qui survivent en puisant dans de maigres réserves et passent l'hiver dans des cabanes exigües où il faut supporter l'humeur, les manies, parfois la folie de l'autre, la rencontre tragique entre l'Indien et l'homme blanc, voilà ce qui constitue la trame de ses récits du Grand Nord. Celui qui trouve de l'or dans ces conditions, c'est au fond celui dont le destin récompense le courage et la ténacité hors pair. Sa chance providentielle récompense sa lutte victorieuse contre le froid, les bêtes, et les hommes. La Providence viendrait presque épauler la sélection naturelle, laquelle a des allures d'élection divine. Le vieux puritanisme rejoint le darwinisme, et London le matérialiste semble tenté de croire en un destin que favoriserait une divinité terriblement exigeante. Plus il parle de ce combat hasardeux que

6. Jack London, "The White Silence" in *The Complete Short Stories of Jack London*, édition établie par Earle Labor, Stanford, Stanford University Press, 1993, p. 143-144. Toutes les citations ont été traduites par mes soins.

serait la vie, plus il semble évoquer sa bonne étoile, celle qui accompagne les rares élus qui sont faits pour triompher dans la lutte. Comme le chercheur d'or, l'écrivain doit creuser à la recherche de lui-même. Sa ténacité lui tiendra lieu d'inspiration. C'est en tout cas la teneur du conseil qu'il donne aux jeunes écrivains ambitieux :

Le papier bon marché est moins périssable que la matière grise, et les traces laissées par le crayon durent plus longtemps que la mémoire. Et puis trimez. Écrivez ce mot en lettres capitales : TRIMEZ, TRIMEZ sans relâche. Découvrez les secrets de cette terre, de cet univers, de cette force et de cette matière, de cet esprit qui luit à travers la force et la matière depuis le ver jusqu'au visage de Dieu⁷.

Il y a d'une part ceux dont l'or, qu'il soit tangible ou symbolique, brûle trop vite et évoque l'Enfer d'une passion de soi forcément insatisfaite (c'est l'or des flambeurs invétérés de Dawson), et ceux dont l'or, parce qu'ils aiment le monde et acceptent leur mortalité, va doucement réchauffer et féconder les cœurs de leurs proches, va se muer au cours des ans en fortune du foyer. Opposition entre deux désirs du monde, entre ce que j'appellerai *feu luciférien* et *feu prométhéen*. Le drame de London est qu'il ne saura jamais vraiment lequel choisir entre ces deux feux, entre ces deux trésors que la vie, parfois, offre aux audacieux.

Ayant enfin acquis la notoriété grâce à quelques nouvelles du Grand Nord semées à son retour, nouvelles de l'éclat et de l'effroi, tel « Le Silence blanc » précédemment cité, il est tenté de se retirer de la ville, accompagné de sa première, puis de sa deuxième femme et de ses filles. Il veut son domaine royal peut-être, mais n'en désire pas moins briller comme un chevalier sans roi, ou plutôt faire briller les moments de sa vie qu'il aura décidé de mettre en scène, par le voyage et la conquête symbolique de nouveaux horizons. Au fond, le geste flamboyant du conquistador vaut mieux que sa terre conquise, forcément affadie par la conquête. C'est ainsi qu'il décrit lui-même cet irrépressible besoin de brûler :

Je préfère être cendres plutôt que poussière.
Je préfère que brûle et meurt mon étincelle en une éblouissante flambée
plutôt que de la voir étouffer dans un reste de bois putréfié.
Je préfère être un superbe météor, resplendissant de chacun des atomes qui
le constituent, plutôt qu'une planète immortelle et endormie⁸.

7. Cité par Alex Kershaw, *Jack London. A Life*, New York, Saint Martin's Press, 1999, p. 87.

8. Cité dans *Jack London*, revised edition, Earl Labour & Jeanne Campbell Reesman eds., New York, Twayne, 1994, p. 137.

Il se veut tour à tour seigneur terrien et pilleur des mers, futur patriarche et éternel Viking.

Le domaine dont il rêve pourtant, et dont ses succès littéraires rendent l'acquisition possible, devrait satisfaire son désir de plénitude et d'autosuffisance familiale. À défaut d'être maître du monde, il s'y sentira peut-être maître d'un monde qu'il fait tourner et qu'il fait produire, et ce n'est déjà pas si mal. Un monde qui le mettra à l'abri du besoin d'argent, espère-t-il, et qui pourra même lui permettre, si la production s'avère suffisante, d'augmenter son pécule, et d'échapper ainsi à cette rareté des choses possédées, à ce vide grandissant dont il a pu sentir le frisson sous ses pieds mal chaussés alors qu'il essayait encore de devenir un homme.

Il entreprendra de construire ce domaine à côté de Glen Ellen, dans la Vallée de la Lune, arrière-pays montagneux de la baie de San Francisco. L'homme qui court après l'aventure est celui dont la fortune n'est pas encore faite ; l'homme qui fait construire sa demeure et cultiver sa terre est celui dont la fortune est *établie*, et dont le succès est *accompli*. Voici ce qu'il écrit dans son récit-confession *John Barleycorn* :

Je me suis lassé de la ville. Dans mon ranch de la vallée de la lune, j'ai trouvé mon paradis. [...] Je me souviens d'un jour où Charmian et moi partîmes en promenade à cheval dans les montagnes. Les domestiques avaient été renvoyés pour la journée, et nous rentrâmes tard dans la soirée pour goûter le plaisir simple d'un dîner sur le pouce. J'étais personnellement au sommet de l'existence⁹.

L'ivresse et l'oisiveté féconde d'un homme accompli, d'un seigneur à cheval qui jouit enfin du travail des autres, de « ceux qui vont à pied », n'exclut pas qu'il faille de temps à autre mettre la main à la pâte : le seigneur américain n'est pas né au-dessus des autres, il s'y est hissé et doit le privilège de rester à ces hauteurs à son extrême vigilance, à sa discipline morale, aux règles qu'il s'est imposé à lui-même plutôt qu'à celles qu'on lui a inculquées. Une remarque presque anodine, quelques lignes plus loin, souligne d'ailleurs à la fois l'origine de ce bien-être qu'éprouva souvent London dans son domaine chéri et la précarité de ce bonheur, dont il sait qu'il ne repose que sur un fragile, un éphémère confort financier dont il est en fait l'otage : « J'étais avec la femme qui partageait aussi ma couche, et nous nous abandonnions à la joie de partager ce picnic. J'étais sans soucis. Toutes les factures étaient réglées, et un surplus d'argent était même sur le point de rentrer »¹⁰.

9. Jack London, *John Barleycorn*, New York, Oxford University Press, 2009, p. 164-165.

10. *Ibid.*, p. 165.

Son domaine est loin de l'autosuffisance médiévale, il coûte davantage qu'il ne rapporte, les besoins de l'homme sont insatiables, parce qu'alimentés, peut-être, par une profonde angoisse. Tout argent est bienvenu pour couvrir des investissements souvent faramineux — un élevage de cochons qui se veut ultramoderne, une plantation d'eucalyptus — et c'est souvent en puisant dans de l'argent avancé par les éditeurs qu'il peut les honorer. London n'a pas la patience d'un paysan qui attend la pluie ou le soleil avant de semer ou de moissonner. Il ne peut se contenter de cet or souterrain qu'est la patience, l'acceptation du rythme des saisons et de la respiration du monde. Il ne peut se contenter de savoir que cet or est en lui, qu'il est vertu de ce qui survit quand tout le reste meurt ; il ne peut en respecter la profondeur sacrée. Il lui faut le déceler, le saisir, le presser, l'extirper ; risquer alors d'être confronté au vide sidéral qui punit les impatients tels que celui qui éventra la poule aux œufs d'or. La fièvre de l'or qui brûle en lui — fièvre d'*avoir* qu'on pourrait opposer au bonheur de *savoir* l'or dans le monde et dans la nature, au bonheur de ce côtoiement respectueux — trouve sa métaphore physiologique dans ses penchants alcooliques, si difficiles à réprimer qu'il préconisera, comme remède général, la prohibition. C'est un feu qui semble alors brûler son cerveau ; un feu qui certes met son imagination et le monde en mouvement, mais qui peut tout aussi bien consumer et détruire le miracle de volonté qu'il s'enorgueillit d'être : « J'étais pleinement conscient de désirer l'alcool. [...] tout ce que je voulais, et tout ce que je prendrais, c'était juste assez pour provoquer en moi ce *chaleureux rougoiement* [c'est moi qui souligne], raviver ma gaieté, mettre du rire dans ma gorge et remuer légèrement les asticots de l'imagination qui habitaient mon cerveau »¹¹.

Aujourd'hui, une lueur de gaieté ; demain, l'incendie de l'alcoolisme. L'Américain n'est pas de la verticalité respectueuse, voire superstitieuse, qui révère ou redoute le souterrain et le céleste et y voit peut-être le principe secret de toute vie ; il est de l'horizontalité frénétique des marchands insatisfaits, ne voyant que la mort ou l'insignifiance dans des objets qu'ils ont trop vus ou avec lesquels ils ont trop joué, et ne trouvant de sérénité que dans le mouvement et l'accroissement. Le ciel et le souterrain ne sont alors que des espaces à conquérir, leur substance devient matière première, et l'or d'en bas, tout comme l'air d'en haut, ne sont que les tremplins de leurs rêves éphémères et insensés.

London veut sans cesse agrandir son domaine de la Vallée de la Lune. Il craint peut-être que s'il ne s'accroît pas, s'il n'est pas relié au monde extérieur par de nouveaux investissements, alors il sera condamné à rapetisser, à

11. *Ibid.*, p. 167.

se laisser broyer par les tentacules invisibles de l'activité économique qui le cernent et continuent, elles, de s'étendre malgré un calme apparent. Peut-être a-t-il vaguement conscience de ce que ses efforts de néo-agriculteur sont à tout moment contrecarrés et ridiculisés par le flux de l'histoire qui s'apprête à le reléguer sur la berge encombrée des vains efforts humains ; notons d'ailleurs que ses eucalyptus végètent encore du côté de Glen Ellen, aussi incongrus que lorsqu'ils furent plantés, témoignage d'une coûteuse lubie bien davantage que d'une fructueuse idée de génie.

Si London a la fièvre, c'est qu'il se sentirait presque terne dans cette tranquillité qu'il a d'abord voulue ; presque oublié, d'autant plus qu'il n'a jamais vraiment retrouvé la fougueuse inspiration de ses débuts. De mesquines querelles de voisinage occupent ses dernières années. Il veut brûler encore, il veut briller. L'impatience de Lucifer, lave imprévue, remonte souvent dans ses veines malades et attise sa voracité. Gagner de l'argent, s'accroître, irriguer le monde comme un dieu sur terre, dénigrer les uns, adouber les autres, être admiré. C'est la folie qui guette l'un de ses personnages de roman, Burning Daylight le bien-nommé, l'un des rares à qui la chance a souri dans le Yukon. Fortune faite, ce dernier achète un ranch dans la Vallée de Sonoma (aussi appelée Vallée de la Lune ...) et y trouve par hasard... de l'or. Deux fois en une vie ! La folie de l'or, de cet inimitable éclat qui réveille l'orgueil et l'illusion de puissance s'empare de nouveau de lui en un instant maudit. Il brûle tout à coup d'un désir mortel qui lui fait oublier la paix du domaine. En quelques secondes, il semble que ce dernier, de paysage bucolique, se change en effroyable chaos de terre retournée et profanée :

Et de même que les vieux instincts de chasse s'étaient réveillés dans le chien-loup ce jour-là, de même resurgissait en lui le vieux, l'ardent désir de traquer l'or. [...] On aurait dit qu'il subissait une métamorphose. Aucune rasade de cocktail n'avait jamais mis une telle flamme dans ses joues, ni un tel feu dans ses yeux. Tandis qu'il s'affairait, il était de nouveau pris dans les filets de la vieille passion qui avait dominé la plus grande partie de sa vie. [...] la mine tout entière se mit à grandir devant lui et sous lui — des tunnels, des puits, des galeries¹²...

Sous l'influence de sa femme, il renonce pourtant à cet or trouvé par le plus extraordinaire des hasards ; le feu d'un fécond foyer, feu prométhéen des hommes assagis, vaut mieux au fond que l'or qui brûle les âmes, soulève des villes et en fait le tombeau des multitudes imbéciles. C'est à Glen Ellen que se trouve le ranch de Burning Daylight, comme celui de Jack, et il est évident qu'il est ici son *alter ego* — ou qu'en tout cas il incarne l'écrivain tel

12. Jack London, *Burning Daylight*, New York, Popular Library, 1961, p. 252-253.

qu'il aime à se voir lui-même : d'une coriacité hors du commun, mais prompt à devenir l'esclave de cet argent qui, investi dans un monde trop rapide et trop fou, engendre plus de dettes, de travail acharné et d'épuisement à saisir la démesure de ses rêves puérils, qu'il ne procure de satisfaction.

Jack London est écrivain d'extérieur et d'aventures, pas un explorateur de châteaux hantés, et l'or qui l'a rendu d'abord financièrement indépendant, mondialement célèbre après la sortie de *L'Appel de la forêt* en 1903, c'est le voyage. Il doit voyager pour trouver de nouvelles images et de nouvelles sensations qui seront autant de pépites, s'imprégner du monde avant de le restituer, parfois embelli ou révélé dans une partie de ses mystères, sous forme de fiction ou d'autobiographie. De plus, son lectorat s'est habitué à ce qu'il voyage.

Entre deux projets d'extension sur cet îlot de fausse sérénité qu'est le domaine qu'il partage avec sa femme Charmian, et où le rejoignent parfois ses deux filles nées d'un premier mariage, London prend donc le temps d'entreprendre un voyage autour du monde à bord d'une goélette, d'inspecter les ruines de San Francisco après le tremblement de terre, de parcourir le nord de la Californie et l'Orégon en voiture à cheval, de passer le Cap Horn, de couvrir la révolution mexicaine pour le magazine *Collier's*...

À l'inverse, voyager est aussi pour lui le moyen, grâce à l'argent gagné en racontant ou en embellissant ses aventures, de maintenir à flot le rêve extravagant qui est devenu le centre de sa vie, de ne pas admettre l'échec du planteur qu'il prétend devenir : sur son domaine, il construit *Beauty Ranch* en 1910, et s'attèle déjà à la construction de la *Wolf House*, gigantesque ensemble en pierre volcanique et en bois de sequoïa, avec entrée séparée pour les domestiques. La terre n'est pas donnée une fois pour toutes, elle doit « cracher » son or ou offrir aux audacieux le sang coagulé de ses entrailles effervescentes, se mouvoir comme la mer par la volonté d'un homme tout en s'agrippant à la surface du monde, y vomir ce qu'elle produit, plus encore se repaître des rêves d'alchimies que recèlent ses sous-sols. La fièvre est là.

Ce va-et-vient entre le monde et son domaine fouette sa vie, y attise l'incendie, son corps malade se consume et n'a plus le temps, semble-t-il, de se régénérer. La *Wolf House* est la maison d'un loup qui communierait avec la lune, elle doit durer mille ans. C'est un projet pharaonique, avec ses esclaves travailleurs et son rêve égoïste d'une certaine éternité. Elle brûle en 1913, quelques jours avant son inauguration, laissant derrière elle un squelette de pierre rougeâtre, ruines sans âge d'un rêve impatient dont on peut encore admirer l'étrangeté aujourd'hui. London meurt trois ans plus tard, de défaillance rénale ; et aussi peut-être d'épuisement. Il n'a pas encore quarante et un ans.



L'échec de London en tant que châtelain, maître de cette Vallée de la Lune qu'il voulait faire sienne, vient peut-être de là : l'Américain qu'il était se construisait tous les jours en voyant s'effacer les traces de ses accomplissements passés. Riche il était, mais aussi croulant sous les dettes que lui imposaient des projets sans mesure, nés en partie, c'est du moins notre hypothèse, de la peur d'un avenir qui se dérobe par manque de racines, par manque de cet esprit vertical qui fait qu'on trouve sa paix dans le monde. Des racines auxquelles l'argent vite acquis ne pouvait se substituer.

Université d'Avignon



Bibliographie sommaire

- KERSHAW Alex, *Jack London. A Life*, New York, Saint Martin's Press, 1999.
- LABOR Earle (éd.), *The Complete Short Stories of Jack London*, édition établie par Earle Labor, Stanford, Stanford University Press, 1993.
- LABOR Earle & CAMPBELL REESMAN Jeanne (éds.), *Jack London*, revised edition, New York Twayne, 1994.
- LESIEUR Jennifer, *Jack London*, Paris, Tallandier, 2008.
- LONDON Jack, *Burning Daylight* [1910], New York, Popular Library, 1961.
- LONDON Jack, *John Barleycorn* [1913], New York, Oxford University Press, 1989.
- LONDON Jack, *The Sea-Wolf* [1904], London, Penguin Books, 1989.
- LONDON Jack, *White Fang* [1906] and *The Call of the Wild* [1903], Ware, Wordsworth Classics, 1992.
- LONDON Joan, *Jack London and His Times : An Unconventional Biography*, New York, Doubleday, 1939.